



SN1142-9216

La chronique de Christophe Dupuis Chaud/froid - Valdez/les Canaries

Commençons l'année par un écart climatique et stylistique...

FROID

Louées soient les éditions Allia qui ont décidé de publier *Descente à Valdez* d'Harry Crews... Comme l'écrivait Jérôme Leroy il y a peu « C'était un temps héroïque que les moins de vingt ans... » Années 1990, Patrick Raynal (loué soit-il aussi) débarque à la Série Noire et entreprend la traduction d'Harry Crews. Crews, c'est un monument et si vous ne connaissez pas, il faut absolument lire *LE* livre de Maxime Lachaud, auteur d'une thèse sur lui (*Harry Crews, un maître du grotesque* – Editions K-inite). À l'époque, il y avait deux sortes de lecteurs : les fans d'Harry Crews (un club très fermé certainement à mettre en rapport aujourd'hui avec celui de Tim Dorsey chez Rivages), et les autres Revenons à nos moutons, *Descente à Valdez*. 1975, Crews pige à *Playboy* qui l'envoie en Alaska écrire un papier sur la construction très controversée (euphémisme) de l'oléoduc trans-Alaska. Reflet de l'époque, nous sommes en plein journalisme Gonzo et en ces temps de mise en avant de la non fiction (en témoigne *Tokyo Vice* chez Marchialy, par exemple), il n'est pas anodin qu'Allia exhume ce papier. Le texte est court, nous n'en dirons pas plus. Nous retrouvons l'auteur du comté de Bacon (Géorgie) fidèle à lui-même (la vodka à la chaine, le tatouage retrouvé sur lui après un *black out...*), mais aussi un Crews « emprunté », inhabituel. Le style est journalistique (les longueurs de certaines descriptions techniques), avec, quand même, quelques fulgurances dignes de ses romans.

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

La Pastille Vichy

Il est des lieux qui nous plongent d'emblée dans un état somnambulique, où les images nous assaillent, et avec elles les souvenirs vagues de drames et de conversations mortifères. Vichy, hors saison, en fin d'après-midi pluvieux... On trouve un hôtel dans le centre, derrière la promenade couverte et les thermes, alors que des ombres solitaires errent dans le square du casino cerné de magasins de luxe vides. On marche ensuite dans le parc, puis sur la promenade longeant l'Allier, avec ses mini-golfs décatis et déserts, et le territoire des nantis, Jockey Club et hippodrome, en face de l'autre côté de la rivière. On découvre les façades des anciens hôtels particuliers aux styles improbables transformés en pensions de famille ; la maison de naissance faussement moyenâgeuse d'Albert Londres ; l'église invraisemblable avec ses mosaïques dorées, et tous ces *gentlemen farmers* et ces clones de Bernadette Chirac. Et on va goûter l'Eau (blanche, chaude et salée) dans un vaste hall vitré, décadent, très vide avec des murs à petits carreaux bleus et un labyrinthe qui sépare les curistes des simples visiteurs. Et le lendemain matin, quand, dans la salle du petit déjeuner de l'hôtel, descendent des curistes en peignoir de bain blanc dévoilant leurs jambes variqueuses, on se promet, rentré chez soi, de trouver un roman policier, n'importe lequel, exploitant un tel cadre.

Surprise ! Si l'on écarte les titres se déroulant à Vichy pendant la Deuxième Guerre mondiale (Sylvain Forge, *Le Vallon des Parques*, des éditions Le Toucan, et Remo Forlani, *Émile à l'hôtel*, chez Folio) et deux titres autopubliés contemporains, il n'y a qu'un seul roman policier (!) édité dans le circuit classique :



Maigret à Vichy de Georges Simenon.

Maigret ! Flot d'images en noir et blanc : Jean Gabin pour le cinéma, Jean Richard pour la télévision et, plus tard, Bruno Cremer en couleur. C'est soixante-quinze romans et vingt-huit nouvelles s'étendant de 1931 (*Pietr-le-Letton*) à 1972 (*Maigret et Monsieur Charles*). C'est le commissaire le plus connu de France et de Navarre, avec sa pipe, son air tranquille et sa femme. Son ami docteur l'envoie en cure à Vichy : l'estomac et les intestins, plombés par les petits plats en sauce de sa moitié et les chopos partagées avec ses collègues, réclament en effet, un « nettoyage ». Voilà donc le couple Maigret dans une pension de famille, créant de nouvelles habitudes pour prendre les eaux. C'est là que l'on découvre la cause de cette distorsion de l'espace et du temps qui plane toujours sur Vichy. Maigret doit prendre trois verres le matin espacés d'une demi-heure à la source de la Grande Grille, et trois autres l'après-midi à la source Chomel. « Ne vous étonnez pas si le lendemain, vous vous sentez un peu las... c'est un effet passager de la cure » prévient le docteur. Pour combler le temps, ne restent qu'une promenade zombiesque dans les parcs, les attentes sur les bancs, et les petits concerts donnés dans le kiosque pour lesquels on se dispute les chaises. Une femme est souvent là, seule. Souvent la première, isolée dans son monde, elle attend, visage fermé. C'est cette femme célibataire, propriétaire secrète et avare d'une pension de famille, que l'on retrouvera étranglée dans son appartement. D'abord Maigret ne fait rien. Il est en vacances. Mais cette femme, il l'a remarquée. Il l'a vue la veille de sa mort. Il lit les articles de journaux, se rapproche de la maison du crime, écoute les passants, apprend qui habite la pension, assiste à l'évacuation du corps, avant d'être contacté par les policiers dont le chef est un ancien collègue. Et voilà Maigret embrigadé dans l'enquête qui déroule ses lents méandres ombreux...

On ne dira jamais assez combien l'écriture de Simenon est limpide. Son tour de force est justement de s'appuyer sur cette simplicité, voire cette quotidienneté pour dresser à petites touches les portraits et les décors d'un *drame policier* et toujours d'un point de vue extérieur. Maigret lisant le journal dans sa chambre,regar-

Suite de la page 1

Tout cela pour dire que :

- 1/ Il faut absolument le lire ;
- 2/ Il reste un max d'articles non traduits, *go on Allia* ;...
- 3/ Pour paraphraser Luc Lagier, ce livre donne envie de se refaire l'intégrale du géantissime Harry Crews.

CHAUD

Les Canaries. C'est beau, mais c'est petit. C'est joli, mais tout n'est pas forcément rose. Il y a des grands méchants et des petits méchants. Et les petits méchants commencent l'histoire avec une idée bien bête pour gagner de l'argent : kidnapper la fille du parrain local. Dans le genre d'idée stupide, cela se pose là et les deux premières pages du livre donnent le ton : une bande de bras cassés digne de Dortmund et ses acolytes (oui, avouons, comparaison hâtive). Sauf que :

- 1/ Ça va mal se passer – et méchamment se passer ;
- 2/ Pas facile de se planquer dans une petite île ;
- 3/ Le livre ne va pas rester que dans cette tonalité et c'est ce qui en fait tout son intérêt.

Ce premier roman traduit d'Alexis Ravelo vous emmène sur plus de quatre cents pages dans une grande course poursuite. C'est intelligemment mené, l'auteur prend le temps de bien décrire les personnages et arnaques (à différents niveaux) aux Canaries. Bref, belle découverte des éditions Mirobole dont on attend la traduction des prochains romans.

Christophe Dupuis

Harry Crews, *Descente à Valdez* (Allia, traduction de B. Charoy)

Alexis Ravelo, *Les Fleurs ne saignent pas* (Mirobole, traduction d'A. Py)



dant l'ombre des stores sur le mur tandis que sa femme se prépare. Maigret bougonnant quelques mots que sa femme comprend aussitôt avant de la quitter pour marcher d'un pas lent vers la rue du crime. La maternante Madame Maigret se dessine en creux, pas forcément féministe pour les lecteurs actuels. Maigret, lui, n'a que cinquante-trois ans et on croirait qu'il en a dix ou vingt de plus. L'enquête en elle-même est sidérante : pas de procédure, pas de démarches, peu d'interrogatoires, juste quelques petits rapports, comme ça, sur le coin de la table alors qu'il faut lancer des enquêteurs aux quatre coins de la France. Tout passe par un dialogue apparemment banal avec juste des petites notes visuelles. Et tout ça pour déboucher sur une affaire de chantage sordide avec mensonge et mise en scène sur plus d'une dizaine d'années. Pourtant, la force de ce motif est, elle aussi, laminée par l'ambiance dépressive. Maigret avait presque tout deviné. L'atmosphère de Vichy lui soufflait la vérité.

Écrit en 1967, publié en 1968, *Maigret à Vichy* est hors temps : aucune mention du sinistre passé de la ville d'eau. Rien sur le gouvernement de Vichy. Rien sur la guerre. Voilà un autre tabou, un autre malaise, un autre non-dit qui participe aux mensonges de ce livre.

Michel Amelin



la Sadel

**Coopérative au
service des savoirs**

7 rue de Vaucanson - Angers -

Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

Martine lit dans le noir

Têtes de dragon, de David Defendi (Albin Michel)

Une entourloupe sur tapis vert, un coup de surin inopportun, et voilà Thomas Christo pris dans un véritable engrenage qui va faire de lui, le joueur de poker et ancien légionnaire, un agent secret à l'affût d'un trafic d'antiquités chinoises. Un enchaînement de circonstances et d'actions parfaitement maîtrisé par David Defendi qui connaît son affaire : il est co-auteur de la série *Braquo*. Du tripot, Christo passe par la case prison avant de se renouer, un peu contraint et forcé, aux prises avec les Triades. Comme indic face à un ancien camarade de la légion. On lit donc *Têtes de dragon* comme une série sans répit dans laquelle le lecteur suit les péripéties en direct grâce au présent de narration qui le place au cœur de l'action (216 p. - 16 €.).

Le livre a fait l'objet d'une présentation dans *L'Heure du crime*, de Jacques Pradel, sur RTL. À écouter en podcast : trafic d'art et mafia chinoise via le lien <http://www.rtl.fr/actu/societe-faits-divers/trafic-d-art-et-mafia-chinoise-7785891353>



Barcelone noir, collectif d'auteurs (Asphalte)

Si Montalban fait figure emblématique de la littérature barcelonaise, de nombreux auteurs ont consacré des pages à cette ville paradoxale de la côte méditerranéenne qui s'est, depuis plusieurs décennies, toujours singularisée par ses aspirations à l'autonomie et un avant-gardisme artistique.

Celui qui fréquente un peu la capitale catalane, loin de la mythique artère des *ramblas* qui mène de la place de la Constitution à la colonne de Christophe Colomb, sait qu'il suffit de s'éloigner de quelques mètres, d'emprunter les ruelles adjacentes, pour accéder à une autre partie de Barcelone, moins touristique, plus sombre, voire glauque. Mais toujours aussi fascinante. C'est à cette promenade qu'invite le livre *Barcelone noir*, chez Asphalte, qui regroupe une quinzaine de nouvelles d'auteurs différents, la plupart catalans mais pas seulement (Andreu Martin, Antonia Cortijos, Barrio Gotico, David Barba, Jordi Sierra i Fabra, etc.). La balade mène de la plage de la Barceloneta à Sant Gervasi en passant par tous les quartiers de la capitale catalane.

Barcelone n'est pas la seule ville à bénéficier d'un recueil de nouvelles ; d'autres grandes villes comme Los Angeles, Mexico, Delhi, Londres ont déjà fait l'objet d'une parution. À chaque fois, et pour chaque nouvelle, est suggérée une chanson en accompagnement musical (à écouter sur <http://asphalte-editions.com/blog/index.php>) (233 p.- 21 €. Traduction de Olivier Hamilton).

Le Dernier amour du lieutenant Petrescu, de Vladimir Lortchenko (Agullo)

Dénoncer par la dérision et l'absurde, pari risqué mais réussi à nouveau pour Vladimir Lortchenko, déjà auteur de *Mille et une façons de quitter la Moldavie*. L'auteur ose à nouveau : *Le Dernier amour du lieutenant Petrescu* imagine que Ben Laden se cacherait en Moldavie sous le couvert d'un vendeur de chawarmas. La rumeur met le feu aux services secrets et en particulier à son chef, Tanase, par ailleurs très amoureux. Entre en scène une série de personnages plus déjantés les uns que les autres. C'est drôle, irrésistible, grinçant à souhait. Et terriblement efficace (307 p. - 21,50 €. Traduction du russe de Raphaëlle Pache).

Martine Leroy-Rambaud

Artikel Unbekannt dissèque pour vous

La vieillesse est un naufrage : Le Bal des iguanes, de Brice Tarvel.

Le Bal des iguanes est un roman qui a connu plusieurs vies. Mais, à l'instar de ses protagonistes chenus, force est de constater que ce livre est toujours vert, ainsi qu'en témoigne sa récente réédition chez Lune Écarlate. Une nouvelle jeunesse pour une galerie de personnages au lourd passif et à l'avenir pour le moins incertain. Et ce n'est pas seulement une question d'âge. Car l'espérance de vie des résidents des Myriadines dépend bien plus qu'ils ne le pensent des « bons soins » d'une infirmière aux intentions bien mystérieuses.

Lise, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, mène en effet une double vie, et son emploi d'aide-soignante en dissimule un autre, beaucoup moins officiel. Et surtout beaucoup moins légal. Cela étant, la plupart des retraités dont elle s'occupe ne sont guère plus recommandables. Entre Bob Vauquelin, l'ancien gangster, et Leufroy Nox, l'ex-gourou, la jeune femme a tout intérêt à surveiller ses arrières. Au sens propre comme au sens figuré.

Et puis il y a le cas de Gilbert Joussin. Plus discret que ses deux congénères, l'homme n'en est pas moins suspecté de s'être jadis adonné au cannibalisme. Une accusation terrible, dont je vous laisserai vérifier le bien-fondé en lisant *La Chair sous les ongles*, du même Brice Tarvel. Ce roman, avant d'être réédité chez Rivière Blanche en 2013, fut à l'origine publié dans la célèbre collection « Gore », au Fleuve Noir. Possible qu'il s'agisse là d'un indice...

Mais *Le Bal des iguanes* n'est pas un « Gore ». Si l'auteur y fait bel et bien montre d'une saine férocité, il ne quitte pas pour autant le domaine du thriller et du suspense pour donner libre cours à ses inclinations sanglantes. En revanche, il ne se prive pas d'utiliser un autre élément liquide que je ne suis pas loin de considérer comme constitutif de sa signature. En effet, dans *Le Bal des iguanes*, il pleut. Un peu, beaucoup, passionnément. Comme dans *Dépression* et *Silence rouge*, autres livres marquants de Brice Tarvel, il pleut tellement que l'eau en devient presque un personnage à part entière. Un personnage qui, là-haut, ne cesserait de pleurer sur le sort des misérables créatures qu'il a abandonnées et livrées à elles-mêmes.

C'est ainsi qu'au fur et à mesure de la lecture, un sentiment diffus vient peu à peu contrebalancer l'atmosphère anxiogène du roman. Car si le ton reste toujours acide, les



protagonistes n'en apparaissent pas moins pathétiques. Le spectacle de ces cadavres en sursis, tout ragaillardis par la perspective du bal annuel de l'hospice, a quelque chose de vraiment désolant. De désolant, et de terrifiant, quand on sait que pendant ce temps sont réglées dans les coulisses les modalités des contrats qui concernent certains d'entre eux. Sans compter que le terrifiant Gilbert Joussin semble avoir deviné le secret de Lise. En tout cas, il est résolu à quitter Les Myriadines avec elle. Ce qui bien entendu n'arrange pas du tout la jeune femme...

Souvent inquiétant, parfois méchant et toujours sarcastique, *Le Bal des iguanes* est un roman impitoyable. Presque tous les personnages y sont vils, répugnants, voire franchement épouvantables. Et Brice Tarvel, déroulant sa belle mécanique aux rouages grinçants, prend un malin plaisir à les malmener les uns après les autres, n'hésitant jamais, selon l'expression consacrée, à « pousser mémé dans les orties ». Et pas que mémé, d'ailleurs. Il paraît que « c'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes ». En tout cas, je vous assure que celle servie ici par Brice Tarvel est délicieuse. Même si elle laisse un arrière-goût amer.

Artikel Unbekannt

Dans la bibliothèque à Pépé

La chronique de Julien Heylbroeck

Grand-Guignol 36-88 de Kurt Steiner - Éditions Fleuve Noir

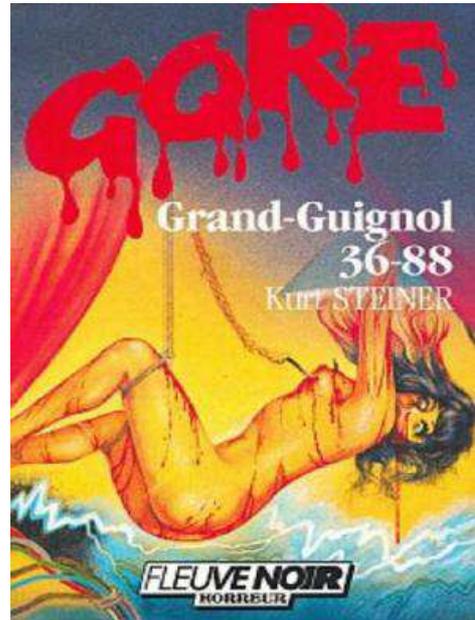
Collection « Gore » n°62, 1988

Kurt Steiner est le pseudonyme le plus connu d'André Ruellan, écrivain et scénariste français né en 1922 et qui vient de nous quitter, le 10 novembre 2016. Auteur de plus d'une trentaine de romans (surtout dans les collections « Angoisse » et « Anticipation » du Fleuve Noir), Kurt Steiner avait livré son dernier roman chez Fleuve Noir pour la collection « Gore », la petite sœur turbulente du Fleuve... Il y a de très beaux hommages sur la toile, écrits par des proches et des gens qui ont côtoyé cette grande figure de la littérature populaire, je vais donc, pour ma part, m'en tenir à la chronique de ce court roman. Un roman dans une collection pour laquelle André Ruellan s'est investi puisqu'il a été amené à en assurer un temps la direction, après le départ de Daniel Riche et avant l'arrivée de Juliette Raabe.

Paris, 1936, Thomas est un jeune interne en médecine, qui arrondit ses fins de mois en prenant un poste de médecin au théâtre du Grand-Guignol, pour s'occuper notamment des spectateurs sensibles qui s'évanouissent durant les représentations. Sa concubine, Sylvie, est actrice, et elle court les cachets. Certaines des amies de la jeune femme disparaissent après avoir accepté des juteux contrats auprès d'un mystérieux producteur... Bientôt l'enquête démarre. Elle va révéler d'étranges et sanglantes représentations réservées aux puissants de ce monde et se finir dans les plus étranges circonstances...

Grand-Guignol 36-88 est un roman court qui va à l'essentiel. Pour autant, c'est un livre riche en thématiques visiblement chères à l'écrivain. Il y a bien entendu ce fameux courant théâtral qu'est le Grand-Guignol, que Kurt Steiner connaît manifestement très bien, n'hésitant pas à faire référence aux classiques du genre, à ses mécanismes dramatiques, mais aussi le Paris de l'époque, dépeint avec une rare efficacité pour un si petit format. Alors certes, le *gore* est présent sans cependant trop éclabousser le lecteur, même si ce dernier ne se verra pas épargner quelques sévices gratinés mais pour autant, *Grand-Guignol 36-88* reste un sommet de la collection.

Et pour appuyer mes dires, je me permets de citer le *master es gore* qu'est David Didelot, dans son ouvrage *Gore – Dissection d'une collection*,



chez Artus Films: « Toutefois, *Grand-Guignol 36-88* n'est pas seulement un roman didactique, l'auteur jonglant avec les genres, jouant sur plusieurs tableaux : le *gore* bien sûr [...], le polar [...], et le fantastique pur [...]. Parfois Sade (raffinement et grotesque des supplices infligés), plus souvent Tardi et Leroux (les sous-sols de Paris, les crimes bizarres commis par une société secrète), Steiner reste terriblement ironique, dressant un portrait vitriolé des années 1930 en même temps qu'il porte un regard complice sur les ressorts narratifs du *gore* en tant que genre littéraire. Une pièce maîtresse de la collection. »

De fait, on a l'impression, en lisant *Grand-Guignol 36-88*, de déguster un roman autant récréatif que personnel, mais aussi un condensé de ce qui pouvait passionner ce grand écrivain. J'ai personnellement senti que l'auteur s'amusait avec cet exercice, y compris en pointant les grosses ficelles du genre, mais toujours avec passion et respect, sans cynisme hautain, ni second degré caricatural. Une attitude qui ne va pas forcément de soi et ô combien appréciable pour les passionnés des bouquins qui tachent.

C'est aussi parce que ce petit roman ne sera pas de ceux qui seront retenus comme les incontournables de l'écrivain que j'ai eu à cœur de l'évoquer dans le cadre de ce modeste hommage au grand Kurt Steiner.

Julien Heylbroeck

LE BOUQUINISTE A LU

Danse avec le taureau, de Philippe Ward - Éditions Warterberg

Je ne suis pas végétarien. Oui, je sais cet état de fait a peu de chose à voir avec une chronique polar mais l'un des thèmes secondaires du roman de Philippe Ward, la corrida m'interpelle sur la souffrance animale. Je ne suis pas végétarien mais je respecte le mouvement militant de ceux qui modifient leur consommation pour un idéal. Mieux, je pense qu'ils ont influencé ma manière de consommer. Ne nous leurrions pas, il est vrai que l'immense majorité des animaux que nous consommons n'aurait jamais existé si nous ne les avions pas élevés pour les manger. Il est vrai aussi que la mort est un moment difficile à passer pour tout le monde, animaux et humains compris. Mais les végétariens vont au-delà de ce simple état de fait et envisagent la souffrance animale et le respect que nous devrions avoir pour eux, ce qui pouvait être vrai à une époque passée où fermier et animaux avaient une sorte de lien mutuel. L'ère industrielle et la règle du profit à tout prix, nécessaire à l'engraissement d'actionnaires qui ne seront pourtant pas mangés, a changé la donne. Et l'histoire du bio et autre est, nous le savons tous, une vaste supercherie, au moins pour la condition d'élevage des animaux. Je continue à manger de la viande et du poisson. Mais beaucoup moins, ce qui ne m'a pas empêché de garder ce superbe embonpoint qui rend ma silhouette caractéristique !

Et puis il y a la souffrance animale pour le plaisir. Cela va du combat de coq/chien au dépeçage vivant de visons ou de sauriens en passant par la corrida. Tradition, que de vilénies avons nous commis en ton nom. Je comprends l'exaltation que peut tirer toute une arène d'aficionados d'un combat entre un chétif être de lumière et une bête sombre, énorme armée de cornes redoutables. Sauf que ce plaisir passe par la lente torture mortelle d'un pauvre bovin apeuré que seul ses hormones guident vers sa mort inéluctable.

ANCIENS NUMEROS

Il reste quelques exemplaires des numéros (*liste imparfaite*) 17 à 34, 53 à 76, 78 à 183.

-> **Le lot d'une centaine d'anciens numéros : 10 € (chèque à l'ordre de Jean-Paul Guéry au siège du fanzine...)**

Vous l'avez compris, le roman de Philippe Ward « Danse avec le taureau » se déroule dans le milieu de la Corrida au Pays Basque entre Biarritz et Bayonne et met en scène une des premières profiler en France. Originaire du Pays Basque, elle travaille à la PJ à Paris et est en vacances chez ses parents lorsqu'un double crime rituel a lieu. Les policiers du coin sous la bienveillante autorisation de son supérieur hiérarchique parisien. Les victimes ont pour point commun d'appartenir au milieu de la tauromachie. Amaia Aguerre, enfant du pays va devoir se dépêtrer de cette bien étrange affaire, coincée entre les aficionados, les anti-corridas et une épée lourde d'une histoire tragique.

Comme à son habitude, Philippe Ward nous promène en souplesse dans des milieux qui frisent l'exotisme, avec des personnages simples mais denses et une action qui coule dans des tourbillons de mystère et aboutit à une fin surprise comme il se doit. J'ai dit par ailleurs tout le bien que je pensais de quelques polars régionaux, celui-ci en fait partie et j'ai passé de très bons moments à me balader à Bayonne et déguster l'axoa, l'espelette en entendant cette langue si énigmatique, l'euskara.

Jean-Hugues Villacampa



Du roman policier au film noir, la rubrique de Julien Védrenne

La fin d'année propose deux films intéressants parus au milieu des années 1970 avec deux archétypes opposés : le justicier amateur solitaire et le flic teigneux.

Rimini a édité en septembre dans un master haute définition *Le Flic ricanant*, adaptation du roman éponyme de Maj Sjöwall et Per Wahlöö paru, lui, en 1968. Cette quatrième aventure du policier Martin Beck est pour l'occasion délocalisée de Stockholm à San Francisco. Le rôle principal est confié au regretté Walter Matthau (décédé en 2000) et aujourd'hui méconnu en dehors des cinéphiles qui aiment les polars à l'américaine des années 1970. *Le Flic ricanant* version cinématographique date de 1973, année phare pour l'acteur américain qui est également à l'affiche de *Tuer Charley Varick!* de Don Siegel (un film d'un tout autre calibre). Pour l'heure, il interprète un flic dans la quarantaine avec un couple en déliquescence et une vieille affaire criminelle qui le ronge. Dans les rues très pentues de San Francisco, il déboule sur une scène de crime particulièrement effroyable dont rien ne nous a été épargné : un tueur s'est glissé à l'arrière d'un car, il a patiemment monté une mitrailleuse puis a arrosé le véhicule abattant tous ses passagers sauf un laissé grièvement blessé. Le flic va devoir enquêter avec un nouvel équipier : le précédent figurant au nombre des victimes. Matthau incarne un taiseux qui mâchonne inlassablement un vieux chewing-gum. Avec lui, nous allons à la rencontre des milieux interlopes de la ville : clubs de striptease, rues envahies par les macs et leurs prostituées, milieux homosexuels et afro-américains. L'adaptation de Stuart Rosenberg survole des thèmes sociétaux afin d'aborder un autre thème qui deviendra malheureusement en vogue à partir des années 1980 : celui des tueurs de masse. L'enquête avance laborieusement et elle est plutôt complexe. Le spectateur ne la comprendra d'ailleurs qu'une fois le film visionné tout en regrettant certains mécanismes psychologiques. L'ensemble est quelque peu daté mais est aujourd'hui un parfait témoin du monde urbain américain des années 1970 et de la procédure criminelle. Le duo Walter Matthau-Bruce Dern fonctionne à merveille dans ce film d'action masculin(e). C'est ce qui en fait son charme. Dans un tout autre registre, les éditions Wild Side proposent également un nouveau master de *Mr. Majestik*, d'un Richard Fleischer particulièrement à l'honneur en cette fin de 2016. Le réalisateur de *Soleil vert* dirige la caméra sur un scénario d'Elmore Leonard (l'un des plus grands

romanciers américains de la seconde moitié du XX^e siècle). Mr. Majestyk est un vétéran de la guerre du Vietnam, capturé, il s'est enfui avec quatre prisonniers, puis a obtenu la silver star. A son retour, quelques ennuis dans un bar et 65 hectares à cultiver des pastèques. Il se retrouve arrêté après une bagarre avec un gars qui voulait lui imposer ses ouvriers agricoles, puis dans un bus qui convoie des prisonniers vers un pénitencier. C'est là que l'histoire débute vraiment. Dans ce bus, outre Mr. Majestyk (Charles Bronson), Rendo, un tueur de la pire espèce. Des complices tentent de le faire évader. L'opération foire dans les grandes largeurs, mais Mr. Majestyk se retrouve aux commandes avec Rendo et un numéro de téléphone à Denver avec un nom de contact : Wiley. L'histoire pourrait s'arrêter là quand Majestyk reçoit 25000 dollars et la bénédiction de Rendo, mais Majestyk est du genre obtus, limite intègre (cf. la scène inaugurale avec les toilettes d'une station service). Il souhaite ramener Rendo à un poste de police et que l'on retire la plainte contre lui pour finir la récolte de ses pastèques. Mais il va y avoir quelques contretemps et pas des moindres, le moindre étant que le tueur lui échappe et qu'il n'a qu'une idée en tête : l'abattre. Le tout, selon la sauce Charles Bronson se règlera dans l'hémoglobine dans un univers de western avec routes montagneuses piégeuses et une maison paumée assiégée par Majestyk. On est dans la bonne testostérone mais le film reste très agréable à voir encore aujourd'hui. Il y a des courses en voitures particulièrement percutantes et des tirs sanglants qui se concluent avec l'arrivée tardive de la police (au contraire de la cavalerie). Wild Side propose un coffret avec combo DVD-Blu-ray accompagné d'un livret de 86 pages qui propose de nombreuses photos de Charles Bronson et quelques anecdotes sur le film.

Julien Védrenne

Le Flic ricanant (*The Laughing Policeman*, 1973), réalisé par Stuart Rosenberg d'après le roman éponyme de Maj Sjöwall et Per Wahlöö (Rimini, septembre 2016). Avec Walter Matthau & Bruce Dern.

Mr. Majestyk (*Mr. Majestyk*, 1974), réalisé par Richard Fleischer sur un scénario d'Elmore Leonard (Wild Side, décembre 2016). Avec Charles Bronson & Al Lettieri.

Dans l'île, de Thomas Rydahl (Belfond). Erhard, un vieil homme solitaire d'origine danoise, vit chichement dans une petite maison isolée à Fuerteventura, une île des Canaries (Espagne). Chauffeur de taxi et accordeur de piano, Erhard semble revenu de tout et n'attend plus rien de la vie. La découverte sur une plage du cadavre d'un bébé mort de faim va réveiller une conscience qui dormait au fond de lui. Convaincu que ce crime restera impuni, il mène sa propre enquête et provoque une violence inattendue. Thomas Rydahl fait une entrée très remarquée dans le roman noir danois avec ce personnage original et combatif qui attire immédiatement la sympathie.

Chacun sa vérité, de Sara Lövestan (Robert Laffont « La Bête noire »). Immigré sans papiers installé depuis trois ans à Stockholm, l'ancien journaliste iranien Kouplan s'est résolu à travailler clandestinement comme détective privé. Il est sollicité par une très énigmatique jeune femme dont la fillette de six ans a été kidnappée quelques jours plus tôt mais qui refuse de prévenir la police. Sans existence officielle, la mission de Kouplan semble impossible, mais il s'accroche à la moindre piste et harcèle les bas fonds de la capitale suédoise. Au-delà de l'intrigue criminelle, l'auteur brosse le poignant portrait d'une femme psychologiquement brisée et d'un sans-papiers aux abois.

Troupe 52, de Nick Cutter (Denoël). Alors qu'ils campent sur une île déserte, cinq jeunes scouts et leur accompagnateur adulte sont soudain abordés par un type très bizarre et qui n'est plus qu'un squelette aux muscles boursoufflés, manifestement affamé insatiable. Il s'avère rapidement que le pauvre homme est littéralement dévoré de l'intérieur par une sorte de ver solitaire de type inconnu. Isolés, les scouts sont une proie facile pour ce parasite très contagieux issu des manipulations génétiques incontrôlées d'un savant fou. Et la folie s'invite au banquet de l'horreur... Un pur moment de terreur scientifique à déconseiller aux âmes sensibles.

Dans son regard, de Theodor Kallifatides (Rivages « Rivages-Noir »). Brillante commissaire de police dans une ville proche de Stockholm, Kristina Vendel a été victime d'une terrible agression. Kidnappée, droguée et abusée avant d'être libérée, elle a gardé en elle ce monstrueux secret et attend l'occasion de se venger. La découverte de photos compromettantes fournit une première piste stoppée net par

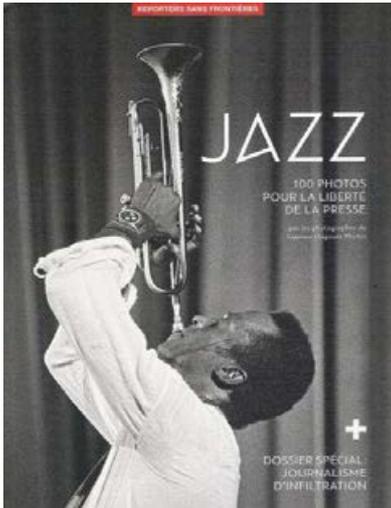


l'action d'un tueur à gages kurde aux méthodes expéditives que Kristina va côtoyer sans le savoir. L'atmosphère glaçante et teintée de violence assez brutale imprègne cette intrigue politico-criminelle aux rouages complexes dont les fils se dénouent dans un final singulier.

Évanouies, de Megan Miranda (La Martinière) La brusque dégradation de l'état de santé de son père atteint d'Alzheimer oblige Nicolette à revenir chez elle, à Cooley Ridge (Caroline du Nord, États-Unis), là où, dix ans plus tôt, sa meilleure amie a brutalement disparu sans donner de nouvelles. Mais son retour coïncide avec une nouvelle disparition de jeune femme et ce drame soudain la renvoie à ses sinistres souvenirs au moment où elle pouvait recommencer une nouvelle vie. Le coupable est forcément l'un des proches de Nicolette. L'originale construction inversée du récit (de la fin vers le début de l'affaire) contribue intelligemment au suspense de la situation.

La Vallée du saphir, de Jean Ely Chab (Le Masque). La découverte d'un saphir dans le sol d'un petit hameau du sud de Madagascar a déclenché une véritable ruée vers les pierres précieuses, et près de trente mille personnes travaillent désormais dans de terribles conditions et habitent dans d'insalubres taudis. C'est dans ce cloaque inhumain et violent qu'est envoyé un jeune inspecteur de police inexpérimenté pour élucider le meurtre d'un sorcier certainement tué par les voleurs de zébus qui pullulent dans la région. La description minutieuse des conditions de vie des mineurs constitue le point d'orgue de ce roman policier malgache aux vertus très dépaysantes.

Jean-Paul Guéry



Jazz (Reporters sans frontières).

L'album **100 photos pour la liberté de la presse** est consacré cette année au jazz et propose une exceptionnelle sélection de clichés en noir et blanc des plus grands musiciens de tous

les temps. Louis Armstrong en pleine concentration, Duke Ellington révisant ses partitions, Miles Davis à Toulouse, Ray Charles saisi salle Pleyel ou encore Billie Holiday : tous ces artistes ont été immortalisés par les plus grands photographes (Capa, Le Querrec, Driggs). À noter également les très beaux textes de Toni Morrison, de Michel Butor ou Francis Marmande, ainsi qu'un très intéressant dossier sur le journalisme d'infiltration.

Délivrance, de Toni Morrison (10-18). À sa naissance, la peau de Lula Ann était tellement noire que même ses parents l'ont rejetée. En grandissant dans ce climat délétère et raciste, la petite fille s'est forgé un caractère de battante qui lui a permis de s'élever dans l'échelle sociale. Meurtrie par une histoire d'amour qui s'est mal terminée, Lula Ann doit également affronter le souvenir traumatisant du procès de son institutrice perverse avec en toile de fond un sentiment de honte et de culpabilité. La voix de Toni Morrison est l'une des plus puissantes de la littérature américaine, et elle excelle à rendre leur dignité à ses personnages torturés.

Butcher's crossing, de John Williams (Piranha). Kansas, 1870. Will, un jeune étudiant qui aspire à retrouver « la source et l'essence du monde » et veut découvrir la vraie vie de l'Ouest, s'engage dans une équipe de chasseurs de bisons dirigée par Miller. Ce type solide et expérimenté connaît un terrain de chasse secret dans les montagnes du Colorado que la troupe de trappeurs rejoint au terme de plusieurs jours de marche très difficile. La chasse durera quelques semaines avant d'être interrompue par une terrible tempête de neige. Majestueuse et sauvage, la nature sert d'écrin à cette belle et puissante histoire d'hommes de l'Ouest américain publiée en 1960.

Rock hardi n°50

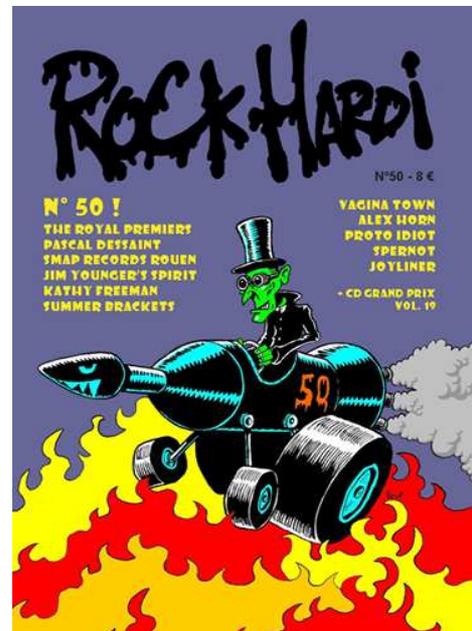
En attendant de fêter les 35 ans de Rock hardi en 2017, célébrons la sortie de cinquantième numéro de la revue fondée en 1982 autour de trois passions : le rock'n roll, la bande dessinée et le roman noir (à noter dans ce numéro une interview de notre ami **Pascal Dessaint**. Entre les hors-séries, les BD, les comics et les newsletters, ce n°50 est la 115^e parution de ce collectif de Clermont-Ferrand

Au sommaire du numéro 50 :

Interviews The Royal Premiers, Vagina Town, Smap Records Rouen, Pascal Dessaint, Jim Younger's Spirit, Proto Idiot, Summer Brackets, Joyliner, Alex Horn, Kathy Freeman, Spernot.

Rubriques disques, livres, BD, fanzines.

Inclus CD compilation 14 titres Grand Prix Vol. 19 Saluons le travail de l'équipe pour nous offrir un cd de qualité qui allie avec maestria le rock festif de The Royal Premiers, le punk rock des Rythmeurs, le rock garage UK des Proto Idiot, le gros son de Vagina Town ou le pop folk de Kathy Freeman. A écouter également Elli de Mon, Summer Brackets, Jim Younger's Spirit et Spernot.



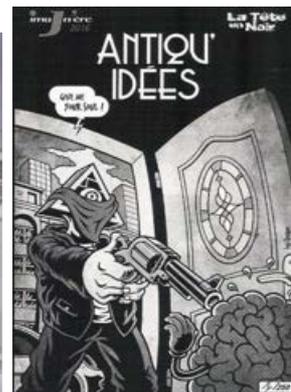
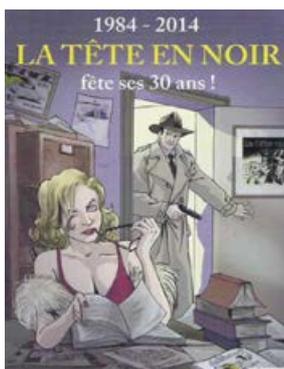
Double cover couleur par Poup.

68 pages + CD 14 titres Disponible contre un petit chèque de 8 €. à Rock Hardi (Rock Hardi, 3C rue Beausoleil 63100 Clermont-Ferrand). Soutenez la presse parallèle, lisez et faites lire Rock Hardi !

www.rockhardi.com www.facebook.com/rockhardi
Jean-Paul Guéry

NOS ILLUSTRATEURS ONT DU TALENT

Vous pouvez vous procurer les 8 cartes présentées ci-dessous, signées Gérard Berthelot et Grégor en tirage très limité (250 ex. numérotés) en envoyant 5 euros à **J-P Guéry – La Tête en Noir – 3, rue Lenepveu – 49100 Angers.**



EN BREF... EN BREF... EN B

L'Affaire de la belle évaporée, de J. J. Murphy (Baker Street)

New York, années 1920. Alors que l'on fête joyeusement le dernier jour de l'an dans un hôtel chic où l'on croise des stars comme Douglas Fairbanks, Sir Arthur Conan Doyle ou la célèbre critique littéraire Dorothy Parker, le palace est brutalement placé en quarantaine sanitaire pour cause de variole. C'est le moment que choisit une starlette de Broadway pour mourir de manière suspecte. Miss Parker mène l'enquête... Situations loufoques, dialogues enlevés, rebondissements multiples, stars authentiques : ce pastiche humoristique des énigmes de l'âge d'or du roman policier classique se lit avec plaisir.

Épilogue meurtrier, de Petros Markaris (Points « Policier »)

Dans la capitale grecque exsangue, les exactions d'extrémistes sont fréquentes et parfois violentes. L'agression de sa fille, avocate des migrants, révolte le flegmatique commissaire Kostas Charitos, déjà bien occupé par le groupuscule fasciste de l'Aube dorée qui a infiltré la police. Sans oublier un mystérieux groupe qui se fait appeler les « Grecs des années 1950 » et dont les motivations semblent liées aux années de dictature. En filigrane de cette enquête policière, l'auteur évoque avec force détails la grave crise économique qui secoue la Grèce et plonge les habitants dans la haine et le repli sur soi.

La Montagne rouge, d'Olivier Truc (Métalié « Noir »)

Au moment où, au tribunal de Stockholm, éleveurs de rennes lapons et forestiers suédois revendiquent chacun leurs prérogatives en matière d'occupation du sol, les pluies diluviennes qui s'abattent sur le sud de la Laponie mettent à jour des ossements humains. Klemet et Nina de la police des rennes vont s'attacher à remonter l'origine de ces ossements qui pourraient bien être déterminants dans le règlement du conflit. Journaliste à Stockholm, Olivier Truc nous livre un très dépaysant polar ethnologique qui aborde des sujets aussi importants que l'archéologie politique, l'anthropologie ou la colonisation.

Jean-Paul Guéry

PAUL MAUGENDRE A LU POUR VOUS...

Le Poulpe court toujours... Une production collective Noir sur la ville. (Baleine. « Le Poulpe » N°291. Novembre 2016. 160 p. 11,50 €.)

L'Octopode a neuf (?) bras pour écrire neuf histoires...

Qui l'eut cru, lorsque Jean-Bernard Pouy, Patrick Raynal et Serge Quadrupani ont créé ce curieux personnage anar et libéral, justicier moderne, que Gabriel Lecouvreur, ainsi surnommé à cause de ses bras démesurés, allait connaître une destinée et une longévité littéraire populaire ?

Aujourd'hui, il a cinquante-six ans, d'après son état-civil, mais peut se targuer d'avoir vécu vingt et un ans d'aventures périlleuses. Et comme le festival Noir sur la ville fête également son anniversaire, vingt ans de bons et loyaux services envers le roman noir, il suffisait d'un concours, non pas de circonstances, pour mettre notre céphalopode à la sauce armoricaine et au jet d'encre sympathique en recueil. Recueillons-nous donc sur les neuf textes proposés par des amateurs doués et des professionnels consciencieux, qui pour une fois dérogent à leur poulpophobie afin de mettre en scène les aventures surprenantes de cet animal, véritable zythologue, brasseur de bras contre les moulins à vent de la bêtise humaine et ses dérives, et dégustateur de houblon fermenté, houblon ou brun d'ailleurs, breuvage appelé aussi bière mais à ne pas confondre avec celles en bois.

Place maintenant aux servants de cette messe littéraire, à laquelle vous ne risquez pas de vous ennuyer, lesquelles apparaissent en procession par ordre alphabétique :

François Cariou : « **What else, Angels ?** »

Alors qu'il procède à ses activités habituelles au bar du Pied de porc à la Sainte-Scolasse, dégustation du café matinal et lecture du journal, Gabriel est interloqué par le manège d'un client. L'homme boit un pastis, et mord dans son verre. La bouche pleine de sang et de morceaux de verre, l'homme explique que sa femme Malika, préposée au nettoyage de bureaux pour une entreprise privée, vient de passer par la fenêtre de l'immeuble où elle officiait de nuit. Ni l'homme ni Gabriel ne croient à un suicide. Une enquête qui ne rapportera rien au Poulpe, sinon la satisfaction d'avoir effectué une bonne action.

Pascale Dietrich : « **Bascoulard !** » Gabriel se rend à Bourges, où vit encore sa grand-mère, pour enquêter sur l'assassinat d'un peintre marginal local, Marcel Bascoulard. Il a bien connu l'artiste-clochard qui vivait dans la cabine d'un camion échouée sur un terrain vague. Le peintre aimait se déguiser en femme et il était devenu



une figure locale.

Alors Gabriel assiste à l'inhumation, repérant quelques figures de notables et d'édiles de la cité berrichonne sus ceptibles

de l'avoir trucidé. À noter que Marcel Bascoulard a réellement existé et l'on peut lire la notice qui lui est consacrée sur Internet.

Pascale Fonteneau : « **Les Faux Jetons maltais** »

Lors d'une inspection du travail, un demi-cadavre est retrouvé dans des fondations pas terminées sur un chantier. Celui qui s'est débarrassé de ce demi-cadavre, l'autre partie ayant été incinérée, n'a fait son boulot qu'à moitié. Or le défunt, qui portait ses papiers scotchés sur une jambe, n'aurait jamais dû se trouver à l'endroit où il a été découvert, puisqu'il est mort l'année précédente. Cindy, une serveuse de bar qui entend les clients discuter de cette affaire, décide d'en faire part (c'est de circonstance) à son amie Chéryl qui transmettra au Poulpe. Lequel part aussitôt pour Bruxelles, là où cette macabre découverte a eu lieu.

Bernard Granjean : « **L'Abbé Bette du Gévaudan** »

Un intrus dépose une coupure de journal devant le nez et les lunettes de Gabriel, tranquillement installé au Pied de porc à la Sainte-Scolasse. De la part d'Alexandre et Alice précise-t-il. Alice, la seule qui aurait pu l'obliger à quitter son statut de célibataire. Ceci ne nous regarde pas, cette information relevant du domaine privé. Mais au nom d'Alice et à la lecture de l'articulet, tendu par cet homme qui est un jésuite en rupture des liens de l'église, Gabriel se rend immédiatement à Marvejols. Il se passe de drôles (enfin pas si drôles que ça) de trucs dans la région. Des personnes ont disparu et le cadavre d'un gamin a été retrouvé égorgé dans l'Aubrac. Nul doute que pour le localier, la Bête est de retour.

Éric Lainé : « Poulpe miction » Ce n'est pas qu'il soit porté sur la religion, mais bien parce que Cheryl le lui suggère pour lui changer les idées, que Gabriel se rend en Belgique, à Maredsous, exactement, chez les Bénédictins. Deux moines ont disparu d'un monastère. Et comme tous les monastères bénédictins qui fabriquent des boissons alcoolisées, genre Dom Pérignon ou Bénédictine, celui de Maredsous est spécialisé dans la bière. Un bon prétexte pour aller y mettre son nez.

Jean-Patrick Muller : « L'Arène des paumés »
Le XI^e arrondissement parisien subit la convoitise des nouveaux Bobos qui investissent le quartier, multipliant les rénovations, ôtant l'âme de ce quartier populaire, avec la bénédiction de la municipalité, et la rapacité des promoteurs immobiliers. Gabriel assiste à une scène au cours de laquelle Gérard, le patron du Pied de porc à la Sainte-Scolasse, manque s'étouffer. Deux clients attifés clowns, c'est à la mode paraît-il, osent demander deux *pink killer*. Deux bières blanches au pamplemousse, en bon français. Et voilà Gabriel parti sur le pied de guerre, conforté dans sa mission lorsque de la cour d'un établissement nouvellement rénové, il surprend une conversation édifiante.

Maintenant il ne me reste plus qu'à vous présenter les deux piliers de Lamballe, des poulpophobes, et le gardien de but.

Jean-Hugues Opperl : « Chais et rasades »
Toujours entre deux voyages, deux moyens de transports, Gabriel jette un œil et quelques réflexions sur la situation actuelle de la France. Revenant d'Australie et partant pour Bordeaux, il s'insurge intérieurement sur l'état d'urgence imposé mais qui ne résout rien, sa nouvelle enquête qui l'emmène dans les chais, la vigne produisant des raisins de moindre qualité et donc un vin au goût douteux, tout en déplorant l'absence de Cheryl alors que c'est lui qui n'est jamais là. Il (Oppel) revient sur ces débuts en duettiste à la « Série Noire ».

Jean-Bernard Pouy : « Deux êtres se rencontrent et un tombereau de merde s'installe dans leur cœur... » Résumé en « **Je hais le Poulpe** »
Franchement notre J.-B.national en a marre du Poulpe qui lui a rongé la vie, sinon plus. Le Poulpe l'a absorbé, digéré, vampirisé, et l'auteur n'existe plus derrière sa créature, alors qu'il n'était pas le seul à l'avoir procréée. Tout un pan, le principal, de sa carrière littéraire s'efface derrière l'octopode humain. Un texte acerbe, teinté d'une amertume compréhensible et de désabusement.

Marc Villard : « Ce n'est qu'un combat, continuons le début » Tout comme Opperl, Marc Villard n'a jamais voulu franchir le pas, mais en guise de respect pour les organisateurs du festival Noir sur la ville, il leur devait bien un texte. Aussi, ce faisant il détourne légèrement la Bible poulpesque, et nous entraîne dans l'un de ses lieux favoris : Paris. Mais il place son histoire lors d'une des nombreuses convulsions qui ont malmené la capitale, les événements de Mai-68, mettant en scène quelques étudiants, dont Antoine Lecouvreur, qui n'est pas le dernier à se révolter, étant fiché à la Sorbonne. Soixante-huitard que jamais.

Au travers de ces neuf textes on découvre un Poulpe vieillissant, dont la santé (non pas la prison) chancelle, mais qui fidèle à son charisme court toujours par monts et par vaux tel le preux chevalier, à la défense de la veuve et de l'orphelin et de ses amis.

Frédéric Prilleux, se dresse logiquement en préfacier humoriste et persuasif tandis que Denis Flageul nous offre sa Ballade du Poulpe.

Un numéro collector du Poulpe que vous pouvez vous procurer sans inconvénient et avec la bénédiction de l'association La Fureur du Noir et la Médiathèque de l'IC au prix de 11,50 €, frais de port (hallal) compris, via le bon de commande que vous trouverez ci-dessous si vous recopiez le lien proposé :

http://fureurdunoir.info/IMG/pdf/Bon_de_comman_de_version_finale_Le_Poulpe-1.pdf.

Paul Maugendre



LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRÈRE

Deux romans de fin d'année avant d'attaquer les parutions 2017, deux romans complètement atypiques. Le premier est un thriller futuriste, écrit par un auteur bien connu des amateurs de SF

Water knife de Paolo Bacigalupi.

Un futur pas vraiment défini, mais tout proche. Le climat se dérègle et, à force de tirer dans les nappes phréatiques, on a fini par les épuiser. Résultat : dans l'ouest et le sud américain, la guerre de l'eau a éclaté, et les États s'appuient sur de vieux droits pour confisquer les fleuves à leur unique usage. Le Texas est un État désertique, désolé, et les Texans sont devenus des parias dans tous les États voisins. La Californie a tiré son épingle du jeu, et dans le Nevada, Catherine Case, la reine de l'eau, a confisqué le Colorado pour que Las Vegas reste une oasis. Pour cela, elle emploie des armées d'avocats et des milices privées, les *water knife*, qui font régner son ordre par la force. À leur tête, Angel Velasquez qu'elle envoie quelques jours à Phoenix, car il se trame quelque chose d'étrange dans cette ville moribonde. Il va y trouver l'enfer, et croiser la route de Lucy, une journaliste suicidaire, et celle de Maria, jeune Texane prête à tout pour survivre.

Bien entendu il s'agit de S.-F., puisque nous sommes dans un monde futur, mais c'est le monde de demain, même pas celui d'après-demain. Le procédé narratif de son côté est typique du MacGuffin de tonton Alfred. Passés les premiers chapitres touffus et complexes, dès qu'Angel arrive à Phoenix, on se retrouve dans une course poursuite haletante et particulièrement violente entre les différents protagonistes qui sont à la recherche d'un... d'un machin, d'un MacGuffin donc. Un vrai plaisir de lecture, addictif et plein de suspense. Mais pas seulement. La peinture de ce futur sombre et très proche est effrayante par son réalisme et sa cohérence. Combien de temps encore avant que nous ne payons nos folies ? Combien de temps avant que l'eau ne devienne chez nous ce qu'elle est déjà dans de nombreux points du globe : une denrée trop rare, source de conflits sanglants ? Et comment nos sociétés, tant habituées à gaspiller l'or bleu, bien plus indispensable que le pétrole pour lequel on s'entretue déjà, réagiront-elles ? Avec quels renoncements à notre vernis de civilisation et de civilité ? Autant de questions auxquelles le roman répond, à sa façon, en imaginant un futur possible, effrayant et malheureusement très plausible.

Pour se remettre, le second roman est un texte court qui fait un bien fou sans être mièvre ni consensuel : **Planète vide** de Clément Milian.

Patrice Gbemba, dit Papa, a onze ans. Il est petit, porte des lunettes, aime son livre sur les étoiles, et fait tout pour passer inaperçu au collège. Malheureusement les cons dominants ont décidé qu'il serait leur souffre-douleur. Alors Papa encaisse et essaie de ne rien montrer à sa maman qui l'élève seule et rentre épuisée du boulot le soir. Jusqu'au jour où Papa pousse un de ses tortionnaires qui tombe sur la rue et est percuté par une voiture. Paniqué Papa fuit la police et la vengeance des caïds. Il se retrouve seul, quitte sa banlieue et entre dans Paris où il va errer, terrifié, affamé, frigorifié et parfois émerveillé en cette fin de mois de décembre.

Que ce livre est bon. Deux cents pages, format poche, chapitres courts. Un concentré d'humanité. Un cocktail de tendresse, de justesse dans le regard, de trouille, de faim, de froid, de poésie, de désespoir et d'espérance. Un concentré de vie. Un regard d'enfant, qui peut encore rêver et s'émerveiller, mais qui voit bien qu'une bonne partie du monde extraordinaire qu'il aperçoit n'est pas pour lui et le rejette. Un regard lucide, poétique et déchirant sur notre indifférence, notre solidarité, nos petites gens et notre générosité. Un regard qui nous réapprend à apprécier l'arrivée du soleil, un mot gentil, un sourire, une marque d'attention. Et qui nous réapprend à nous indigner de notre froideur et de notre indifférence aux malheurs des plus faibles que nous.

Jean-Marc Laherrère

Clément Milian, *Planète vide* (Gallimard « Série Noire », 2016).

Paolo Bacigalupi, *Water knife* (*The Waterknife*, 2015. Au diable vauvert 2016 ; traduit de l'anglais américain par Sara Doke).



LES DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

L'Envers de l'espoir, de Mechtild Borrmann. Le Masque 2016

Zyfflich, hiver 2010. Mathias Lessmann, paisible retraité allemand, donne à manger à ses poules lorsqu'il aperçoit une jeune fille qui s'approche craintivement de sa ferme. Elle marche pieds nus, vêtue seulement d'une petite robe noire. Dans le même moment passe sur la route un gros 4x4 noir. Pris de pitié Mathias l'accueille et la reconforte, mais dans la salle de bains, la fille se taillade les poignets. Mathias la sauve in extremis et va tuer l'un des hommes partis à sa recherche. Ainsi commence une étrange cohabitation entre Tania, jeune Ukrainienne en fuite, et un vieil homme solitaire. Tania vient d'échapper à deux souteneurs qui agissaient au profit d'un réseau ukrainien qui recrutait ses proies en leur faisant miroiter des formations intéressantes en Allemagne. Alors que les souteneurs rôdent, Tania raconte son histoire et exprime sa volonté de retourner dans son pays, mais pas sans sa meilleure amie, Marina, qu'elle croit en route pour Nimègue. Mathias part pour Nimègue, hante les quartiers louches, fréquente maints bordels, retrouve Marina. Celle-ci, droguée à mort, ne comprend pas ce que lui veut ce client spécial. Mathias persévère, revoit Marina, puis la perd de vue. Un jour, il apprend qu'elle est morte ! Mathias voudrait bien retrouver sa vie tranquille d'avant, mais quand Tania apprend la vérité sur le sort de Marina elle est effondrée et révèle à son protecteur un incroyable secret.

Dans le même temps, Valentina couche ses souvenirs sur un mauvais papier. Valentina habite la zone d'exclusion de Tchernobyl, endroit interdit où seuls vivent ceux qui n'ont pas d'autres lieux et ceux qui se livrent à divers trafics. Valentina, ancienne infirmière, raconte sa vie à Pripiat avant la catastrophe, l'incroyable transformation de la région depuis, la mobilisation de toutes les équipes médicales après l'explosion, l'exode pour éviter les effets des irradiations, la difficulté à survivre quand on est déraciné, la maladie et la mort de son cher époux. Ces malheurs finiront-ils un jour ? Dans le même temps, Léonid Kijan, lieutenant de la milice judiciaire ukrainienne, débarque à Dusseldorf. Il a obtenu, contre l'avis de sa chef, la possibilité d'interroger ses collègues allemands sur le sort de ces jeunes filles parties étudier en Allemagne et dont les familles sont sans nouvelles. Léonid a promis à une certaine Valentina, dont la fille ne donne pas signe de vie, qu'il ferait tout pour éclaircir ce mystère. Y parviendra-t-il ?

La romancière révèle l'ampleur de son talent en élaborant un polar très dense alternant trois récits qui s'entremêlent sans jamais nuire à l'intérêt de l'ensemble. Le lecteur ne peut manquer d'être touché par le grand cœur et le



dévouement de ce retraité paisible que rien ne prédisposait à venir en aide à une immigrée. Et pourtant il l'héberge, la soigne, la reconforte et se transforme en enquêteur. Voilà l'archétype de l'homme bon. Le lecteur s'attache aussi à la quête de Léonid, policier obstiné, un peu en marge de l'institution, qui part seul à l'étranger au nom de la parole donnée. Il va se rendre compte qu'un véritable réseau de prostitution n'a pu se développer en Allemagne qu'avec la complicité de fonctionnaires corrompus de son pays. Quant à Valentina, c'est son journal, écrit laborieusement au fil des jours, qui captive par le compte rendu de cette célèbre catastrophe, récit de vingt-cinq ans de vie difficile face au froid, à la lutte contre les effets des radiations, aux manques de ressources et aux mensonges officiels. Tous les personnages, inspirés de faits réels, sont crédibles et attachants, et font de ce roman une histoire policière solide ainsi qu'un témoignage poignant sur une réalité sociale douloureuse.

Gérard Bourgerie

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013) Julien VÉDRENNE (2013)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984) - Grégor (2011)

N°184 - Janv. / Fév. 2017

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58